

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 54

Artikel: [Anecdote]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179005>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des décisions qui auront été prises à l'exposition de Paris, et l'on recherchera surtout et avant tout les améliorations dont l'industrie fromagère est susceptible.

Nous ne pouvons qu'appuyer de tous nos vœux l'entreprise patriotique de la Société d'économie alpestre.

S. C.

La bataille de St-Dzaquière.

On iadzo... y a grand temps... y a bin quatre ceints z'ans
Lè Suiss' aviont n'a niéze avoué dài z'allemands ;
Lao z'aviont dza foton dài rudès dédzalàïès
Et lè iai crâignont dài novalès raclliàïès,

N'ousavont pas veni ein Suisse tot solets ;
N'etiont eintre ti leu qu'on moué dè gringalets.
Demandiront séco ài z'anglais, à la France,
Kà l'aviont, cllião gros fous, n'a pouâire dè metzance.

Dè France on einvouia à cllião bons z'allemands
On troupé d'armagna, dài voreins, dài bregands,
Qu'arreviront on dzo à mâtli assamà
Près dè Bala, yo tot fut bintout dévorâ
Lè Balois épouâirî sifont derè ài Suisses :
Veni vil'arretà lè bregands que sont ice.

Lè sordats d'Ontreva, dè Chevitze, d'Ouri
Lè pioupious Lutsernois et cllião dè Lussery
Dou lulus dè Tserdona et ion dè Treycovagne
Sé bailliront lo mot po sé mettr'ein campagne.
Ye partont et bintout l'arrevont près dào Rhin
Yo lé z'armagna lão barront lo tsemin.

« Folté mé lo camp d'ique, dzeins à la pouta mena,
» Sein quié vo z'allâ cheintrè on chaton de Tserdona, »
Lao criè Djan Camu qu'etâi on fier luron

Et que n'avâi jamé passâ po on capon.

Mâ ne budziront pas. Camu, tot ein colére,

Lao dit : « Atteindè pî ! lo valet dé mon père
Va vo férè dansi. Lè Suiss' à cé mom int

S'elançont avoué li ein fiaiseint rudameint.

Lé z'armagna surprâi ont bintout ti la souâire
Kà cllião dè Lussery lão z'aviont bailli pouâire,
Et tot épolailli lè vouâite-les parti

Tanquié près dè St-Dzaquière yô lé z'autr'etiont ti.
L'etiont soixanta-millè, tot prêts à sé vouistâ,

Et lè Suisses su leu sé tsampont po tapâ,
Mâ lè Suisses sont poû ; bintout dein la mélâie

Lo bravo Djan Camu eut la têt'eccliassâie

On l'âi tapâvè dru, ne l'âi fasâi pas biau,

On etâi ào mât d'où, lo sélao etâi tsaud.

Lè Suisses furont crâno, quand bin l'etiont petits,

Mâ quand vegne la né, l'etiont ti étertils

Qué sa (7) dé Lussery et trâi marchands dé tommès

Qu'avint foton lo camp po maraudâ dài pommès.

Lo leindemâ matin, pé on temps magnifiquo

Le genera Bourkâ, montâ su on bourriquo

Qu'avâi etâ roba à Terreau lo patâi,

Vegne vouâili lè moo. — « Quin biau dzo ? que desâi,

« Mé seimblie que mé bâgno ein cllia balla campagne

» Dein lè rouzé dé Mé. » — Gâbi dé Treycovagne,

Cutsi permi lè moo, poâvè encoûrâ soccliâ,

L'ouïe cein que desâi cé caion dé Bourkâ,

Ye sé lâïvè à mâtli, 'ye ramasse on melion,
Lo lâi fo pé la pota, lâi attrapè lo front
Et l'âi dit : « Chenapan ! tai encoûrâ ellia rouze. »
Bourkâ n'atteindâi diéro n'a pareille tsouze,
Assomâ su lo coup, ma fâi ye tchâi que bâ,
Et Gâbi sè de ze : « Ora, ye pu crèvâ. »

C.-C. DÉNÉRÉAZ.

La partie de la route de Lausanne à St-Maurice, comprise entre le pont de l'Eau froide, à l'entrée sud de Villeneuve et le point de bifurcation du chemin de Noville, est connue par les habitants de l'endroit sous le nom de *La Monnaie*.

La Monnaie !... Pourtant ce sont des terrains bas et marécageux des bords de la route au pied de l'Arvel et au Rhône, avec l'exception toutefois que, de ce dernier côté, s'aperçoit d'espace en espace une riche ferme, bien accusée par des arbres d'une vigoureuse végétation, de vertes prairies ou de jaunes moissons, autant de conquêtes de l'activité et de l'intelligence de l'homme; mais c'est vu à distance, et le long de *La Monnaie* on n'a au premier plan que les fossés qui bordent la route et les marais qui sont derrière.

A certaine saison de l'année, ces fossés captivent les regards du piéton par la riche végétation de leurs plantes aquatiques, parmi lesquelles s'étalent à la surface de l'eau les magnifiques corolles du nénuphar, et la prodigieuse quantité de grenouilles qu'ils renferment, et dont le cri : oueh ! oueh ! vous atteint d'avance et vous poursuit après.

Il paraît que ce nom de *La Monnaie*, donné à ce tronçon de route, est vieux, bien vieux ; voici ce que l'on raconte de son origine :

Un montagnard, revenant de Villeneuve, comptait la monnaie qui lui restait en poche :

— Tai ! pâ mé qué sa batze !
— Oueh ! dit une grenouille.
— le vei récontâ : ion, dou, trai, quattro, cin, chî, sa ; pâ ion dé plie.
— Oueh ! oueh ! disait la grenouille.
— Sa, té dio.
— Oueh ! oueh !
— T'en a mèntu.
— Oueh ! oueh !
— E bin, tai, conta té mèma, dique te crai d'en mè savâi qué mé.

Et le paysan lance sa monnaie dans le fossé.
C'est depuis qu'on a donné au tronçon de route sur lequel s'est passé cette scène le nom de *La Monnaie*.

Un peu plus haut, c'est *La Bourgogne* ; nous désirons bien aussi connaître l'origine de ce nom transjurain.

(*Message des Alpes.*)

Un journal anglais nous signale une invention fort simple et qui ne manque pas d'originalité.

Il s'agit de fenêtres se fermant elles-mêmes lorsqu'il pleut...

Voici l'explication du fait :

La fenêtre est ouverte par un ressort.

Une petite rigole, placée horizontalement sur la fenê-

tre, fait l'office de collecteur, si la pluie commence à tomber, et, par un tuyau, porte l'eau vers le bas.

L'orifice de ce tuyau vient aboutir au ressort qui est tendu par un morceau de sucre.

Dès que l'eau arrive, le morceau de sucre se fond, le ressort se détend et la fenêtre se ferme.

La Jeune Savoyarde.

J'avais voulu m'identifier un moment avec la Savoie. Mon album était plein d'études de sapins, de chaumières délabrées, de femmes murmurant des pâtiendres devant des poteaux d'indulgences, de costumes et de têtes de Savoyards. Bref, j'en avais assez; et le mal du pays me fit sortir un moment de la buvette où j'avais couché à St-Gingolph, pour chercher, sur le rivage, une occasion de retour. Elle ne tarda pas à se présenter.

Une barque, à moitié remplie de passagers, avait déployé ses deux voiles latines, et les bateliers allaient lever l'ancre.

« Un moment ! » m'écriai-je; et, après lui avoir jeté mon bagage de piéton, je sautai dans l'embarcation, qui s'ébranlait déjà.

Ce qui captive avant tout et toujours dans notre Suisse, c'est le pays. — Hélas ! Les habitants ont déjà leur vernis de cosmopolitisme ! On ne reconnaît plus guère les individualités nationales qu'au costume, là où il existe encore.

Je payai donc ma dette d'admiration quotidienne, toujours sincère, je vous assure, aux splendeurs matinales de mon lac; et ce n'est qu'après m'être satisfait à cet égard, que je reportai mon attention sur mes compagnons de traversée.

Vous connaissez ce tableau. — D'un côté, je voyais étinceler le pays de Vaud aux premiers feux du jour; de l'autre, se confondaient lentement, dans une vapeur azurée, les détails de la rive que je venais de quitter. L'homme disparaissait avec ses œuvres; les groupes de montagnes reprenaient peu à peu leur hauteur sur le ciel; la nature, ses droits.

Le Léman n'était pas encore de cette couleur lazzuli qui, dans le milieu du jour, le fait ressembler au golfe de Naples, par la chaleur et l'éclat du ton. Il était encore laiteux, blanchâtre et bigarré de ces grandes bandes violacées que nous connaissons tous.

Quand donc des magnificences de l'aurore et des hautes cimes resplendissantes mes regards tombèrent sur les visages qui m'entouraient, je vis des figures tannées et dont les profils heurtés semblaient, à mes yeux éblouis de lumière, des silhouettes brunes.

En poursuivant cette revue, je rencontrai pourtant, parmi ces têtes sans spiritualité, une figure pâle et douce, dépayée au milieu de cette foule.

C'était une jeune fille, roulée dans un manteau à capuchon d'une grossière étoffe grise, et dolement appuyée sur l'épaule d'une femme, qu'à un reste de beauté je reconnus pour sa mère.

La peau de cette enfant était bien blanche pour être au temps de la moisson où les jeunes filles vont courir les champs, les bras et le cou nus, au soleil d'août ! Son expression, bien douce et bien délicate, pour la fille d'un cultivateur ! — Je ne compris pas cela au premier abord; et puis, quelque chose d'éteint et d'affaibli, malgré le sourire qui voltigeait sur ses lèvres pâles, me dit qu'elle s'allanguissait, rongée par quelque maladie intérieure.

Dès lors mes yeux ne la quittèrent pas plus que ma pensée, et je ne tardai pas à trouver une place où je pusse le faire, sans être remarqué d'elle ni des autres.

Les conversations s'établissaient; les pipes s'étaient allumées. Les uns se reconnaissaient pour s'être vus, la veille, dans un cabaret. Ceux du même village ne se disaient rien, ou se disaient peu de chose. C'était là, comme partout.

Quant aux bateliers, ils parlaient gaiement entre eux, excepté l'un d'eux, plus âgé que les autres, qui gardait un silence obstiné, et examinait l'horizon avec quelque défiance.

Je remarquai aussi deux spéculateurs de foire, échangeant les

syllabes d'une conversation hiéroglyphique, avec un intérêt et une chaleur que je ne croyais possible que dans un entretien dont le cœur ou de hautes pensées faisaient les frais.

Un vieillard me plut assez : il regardait les poignets usés de sa vieille redingote, et ne disait rien.

« Il paraît que vous n'avez pas dit vos prières ce matin, père Philippe ? » lui cria en l'interpellant un gros réjoui, qui avait le nez aussi rouge que la toile de coton de son parapluie.

« Et vous ? » répartit froidement le vieillard sans tourner la tête.

« Ah ! moi... c'est autre chose; je ne les dis pas très-souvent ! »

« Comme le curé de ** tu t'en passes ? » ajouta un autre.

« Chaque chose a son temps ! » répondit l'homme au parapluie rouge : « aux jeunes gens, le vin et les danses ! Aux vieux, de l'eau bénite... et du café ! — On dit pourtant, père Philippe, continua-t-il d'un ton théâtral et comique à la fois, « que la vertu ne vient guère aux gens que par impuissance. Rendez un peu de bon sang aux barbans, et vous verrez si leur vertu ne se réfugiera pas dans leur langue. »

« Je suis de votre avis, » répondit le vieillard, avec le même sang-froid, au déclamateur d'estaminet. « Je crois que si l'on vous rendait deux ans, vous mangeriez encore la soupe avec les doigts, mon beau plaisir !

« Et vous la langue à même, compère ! » reprit grossièrement l'homme au parapluie, en le faisant tourner avec impatience entre ses doigts.

« Un peu de politesse pour les anciens ! » dit d'une voix claire et distincte un jeune homme à moustaches, assis derrière moi, qu'à ses lambeaux de costume militaire, je reconnus pour un soldat sorti du service.

« J'oubliais que Flamberge était là, » murmura l'homme au parapluie, sans regarder son interlocuteur, et en ricanant comme un homme qui n'est pas à son aise. — Et à compter de cet instant, il ne parla plus tout haut.

Je ne sais comment je me suis rappelé cette conversation ; c'est sans doute, je pense, à cause du mal qu'elle me fit pour cette jeune fille souffrante.

Un semblable rapprochement me faisait tout le mal qu'on éprouve, par exemple, à entendre lire, par un moqueur, un poème de prédilection.

Tout à coup le vieux rameur silencieux siffla un camarade, et lui montra le ciel. — Presque en même temps, un nuage passa sur nous et éteignit l'éclat des voiles latines qui brillaient au soleil comme des ailes nacrées, et le reflet de l'eau sur les visages. Le vent tomba, et nous n'avancions plus qu'à force de rames.

Le vieux canotier releva son airon :

« C'est pas ça, camarades; ménageons nos forces; nous en aurons besoin. »

Un vent soudain sembla répondre à ses paroles; les voiles, qui pendaient inutiles, frissonnèrent en sens contraire, et peu s'en fallut que la barque ne reculât.

Le père Philippe jura à voix basse, mais si distinctement que tout le monde l'entendit. — Il avait froidement découpé les syllabes impies de son jurement, avec la tranquillité d'un esprit fort.

« Il y a du grabuge là-haut ! Les saints nous en veulent de ce que nous avons oublié de boire ce matin à leur santé ! » s'écria gaiement le militaire.

A ces paroles irrévérencieuses et au blasphème du vieillard, la jeune fille baissa tristement les yeux.

La mère regardait le ciel avec inquiétude. — Un moment, elle se retourna de mon côté avec un regard interrogatif : je m'efforçai de paraître calme, et quelque chose de ma sérénité factice passa sur son front, et le déplissa.

Au milieu de l'angoisse générale : « y a pas de risque, » s'écria tout à coup un petit garçon en se redressant et secouant les plis d'un filet sous lequel il s'était blotti. « La Gertrude est avec nous ! »

Et il montrait du doigt la jeune malade. —

(La suite prochainement.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.